Michael RINN, éd., *Témoignages sous influence. La vérité du sensible*

Laval, Presses de l'université Laval, coll. Mémoire et survivance, 2015,
271 pages

Alain Rabatel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10667>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10667

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 491-494

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alain Rabatel, « Michael RINN, éd., *Témoignages sous influence. La vérité du sensible* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10667> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10667>

Le livre rappelle qu'il n'y a pas d'affaire Heidegger qui renverrait dos à dos détracteurs et défenseurs de la pensée du maître, puisque ce n'est pas à une pensée mythifiée qu'il s'intéresse, mais aux écrits et à leurs stratégies d'intimidation et de séduction. Il faut avoir le courage de relire Heidegger et de reconsidérer l'état de la question. Cette tâche revient aux sciences de la culture – pour lesquelles on ne peut étudier l'homme sans étudier l'anthropisation (François Rastier, Bouquet Simon, éd., *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses universitaires de France, 2002) –, elle illustre le programme de la sémantique interprétative qui engage à renouer avec l'herméneutique matérielle à l'heure des corpus numériques. Elle rappelle que tout texte doit être rapporté à un corpus pour être interprété. L'élargissement du corpus heideggérien aux *Cahiers noirs* a changé la réception d'une œuvre qui, en perdant son ambiguïté, peut, espérons-le, voir sombrer son pouvoir de séduction. L'ouvrage de François Rastier concourt à ce naufrage.

Maryvonne Holzem

Dylis, Litis, université de Rouen, F-76000
Maryvonne.Holzem@univ-rouen.fr

Michael RINN, éd., *Témoignages sous influence. La vérité du sensible*

Laval, Presses de l'université Laval, coll. Mémoire et survivance, 2015, 271 pages

Dans la continuité des travaux qui dénoncent les illusions du caractère objectif du témoignage, l'ouvrage traite de ses dimensions intersubjectives, ce qui entraîne la prise en compte de l'influence de ses conditions de production et de réception. Celle-ci concerne les témoins directs soumis à une exigence de vérité comme ceux qui, sans être des témoins de cet ordre, cherchent à témoigner pour les victimes, au nom de certaines valeurs, notamment de justice. L'hypothèse présentée par l'éditeur scientifique du volume est que la vérité du témoignage s'établit précisément par rapport à ses influences éthiques, esthétiques, idéologiques, lesquelles s'exercent dans des contextes historiques, culturels et sociaux qu'il faut soigneusement établir. Partant de là, le témoignage est défini comme une communication entre le témoin et l'auditoire, visant à provoquer le consensus par rapport à une vérité à mieux faire partager ou à provoquer le dissensus quand le témoignage doit se frayer un difficile chemin pour être entendu. La force du témoignage est également mise en relation avec une double dimension cognitive et affective reposant sur un investissement du corps sensible, sur l'empreinte que l'événement – le plus souvent terrifiant – laisse

sur les corps. Ici s'explique le sous-titre de l'ouvrage, le corps sensible étant marqué par l'expérience passée, la réexpérimentation du témoignage et l'angoisse qu'il ne soit pas reçu à la hauteur des attentes du témoin. À dire vrai, on aurait souhaité que l'introduction (pp. 1-5) de l'ouvrage aille plus loin dans la définition du témoignage, en intention et en extension, compte tenu de la diversité de ses formes évoquées, plus loin aussi dans l'examen du lien entre sensible et vérité – à travers la distinction entre *sensorialité* et *sensibilité* (affects, émotions, sentiments) –, tant il est vrai que ces niveaux du sensible affectent différemment la production et la réception des témoignages. On aurait également souhaité que l'introduction faisant la synthèse des études de cas, articule la vérité du sensible avec les notions structurantes les trois parties de l'ouvrage : ce ne sont ni la même vérité, ni le même sensible qui font sens, lorsqu'il s'agit de considérations éthiques ou esthétiques, lorsqu'il s'agit de témoigner dans des productions spontanées ou fortement institutionnalisées, etc. Pointant sur l'émergence d'un nouveau sens commun, substituant le « bon » témoin subjectif au « bon » témoin objectif (p. 5), la conclusion de l'introduction est stimulante d'un point de vue épistémologique, mais l'on doit mesurer les résistances à ce changement de paradigme si l'on pense au fait que la subjectivité des témoignages post-traumatiques est encore massivement exploitée en justice pour invalider leur valeur et discréditer leurs auteurs, notamment dans les cas de viol.

La première partie, « Genre et discours », s'ouvre sur la contribution de Régine Waintrater, intitulée « Le témoignage : une écriture sous conditions » (pp. 9-17). L'article repose sur l'hypothèse – inspirée de la psychanalyse – selon laquelle une part du témoignage repose sur un savoir insu, ce qui est confirmé par la temporalité des témoignages, avec un temps de latence nécessaire à la ressaie psychologique de l'expérience et de ses traumatismes, au bout duquel le travail de réparation peut aboutir. Cette temporalité personnelle croise aussi une temporalité sociale, avec les témoignages des premiers temps, traversés par l'urgence personnelle des témoins à dire, l'amuissement des paroles privées au profit d'une parole publique dans un deuxième temps, remodelant les témoignages en fonction des attentes sociétales, des militants, puis un troisième temps avec le retour aux discours privés qui se positionnent par rapport à la parole collective et à ses vérités officielles. Le deuxième texte, « Témoins en dialogue » (pp. 19-28), offre à Anny Dayan Rosenman l'occasion d'évoquer l'influence des racines culturelles qui modèlent les témoignages, à travers les exemples de Rachel Ertel, Jorge Semprun,

Elie Wiesel, Primo Levi, Robert Antelme, Imre Kertesz, qui permettent des « traversées de l'expérience » grâce à des compagnonnages entre *alter ego* de misère. L'étude de Béatrice Fleury (pp. 29-47) est consacrée à la place des témoignages dans les reportages médiatiques couvrant la bataille de Jénine d'avril 2002, un des nombreux temps forts du long conflit israélo-palestinien. Le témoignage y est abordé à travers la prise en compte de multiples facteurs : les spécificités de la politique éditoriale du *Républicain Lorrain*, de son lectorat (avec notamment la présence d'une forte et très ancienne communauté juive, ayant des liens avec Israël, mais aussi une forte communauté immigrée) ; le poids des relations entre l'envoyé spécial et les lecteurs ; le travail de l'envoyé spécial sur le terrain ; ses relations avec ses homologues (dont Charles Enderlin, natif de Metz) ; l'exigence de faire entendre les voix de tous les belligérants et des populations. On est au cœur de la fabrique des témoignages, qui deviennent la « pâte humaine » du reportage, parfois au détriment du discours et de l'analyse de l'envoyé spécial (p. 40). Émerge ainsi l'idée – que l'on retrouvera chez Alpha O. Barry, dans un tout autre contexte – que le récit journalistique, qui structure le reportage, renvoie à une élaboration collective, grâce aux voix multiples, emblématiques, des témoins. La coopération s'exerce en réalité par un ensemble constant de négociations, à toutes les étapes du processus. Ces « négociations » avec les lecteurs, les autorités, les confrères sur le terrain, la topographie, la temporalité du travail journalistique, visent l'efficacité et ne sont pas ressenties ni théorisées comme une influence excessive ou une censure (pp. 46-47). Le quatrième texte, de Jean-Pierre Karegeye, « Bourreau ou victime parallèle. À propos de *Le passé devant soi* de Gilbert Gatore » (pp. 49-62), porte sur un roman à thèse qui évoque victime et bourreau, en rendant sympathique le bourreau (même si la réalité du génocide rwandais de 1994 n'est pas remise en question), ce qui pousse l'auteur à conclure que « l'autonomie de l'esthétique excède ses horizons en provoquant la subversion du témoignage. Le beau, si on se réfère à la narration d'Isaro, est un cynisme qui consiste à admirer et à cajoler le monstrueux à travers des thèses sur les circonstances atténuantes des crimes de masse. La fiction peut-elle tout se permettre ? » (p. 62). La cinquième contribution, « Génocide et témoignage sous influence psychotique. Le cas des mots machettes au Rwanda » (pp. 63-80), de Jean-Marie Kayishema, évoque la complexité de témoignages oscillant entre « vrais mensonges » et « fausses vérités », non pas seulement dans la bouche des bourreaux qui veulent échapper au châtimement ou atténuer la peine judiciaire – ce qui n'étonnera personne –, mais dans celle des

victimes, notamment lorsqu'il est difficile d'affronter une vérité traumatique (voir les analyses de Régine Waintrater et de Rangira Béa Gallimore). Cela étant, la conclusion de l'article, renvoyant tout ensemble à un « inconscient archétypal », « au Mal absolu, à la perversion satanique, aux bas-fonds de l'esprit humain si bien explorés par Freud et illustrés par le Marquis de Sade » (p. 75), laisse sceptique... À l'exception notable du travail de Béatrice Fleury, cette première partie confronte de façon trop allusive le témoignage à la problématique des genres et des discours, et, vu leur corpus littéraire, les textes d'Anny Dayan Rosenman et de Jean-Pierre Karegeye auraient aussi pu relever de la deuxième partie.

La deuxième partie, « Éthique et esthétique », est plus homogène. Elle s'ouvre sur un chapitre de Fransiska Louwagie, « "Et puis tu nous entraînes plus loin". Le témoignage des camps vu à travers le regard des préfaciers » (pp. 83-102) qui se consacre aux préfaces de François Mauriac (à propos de *La Nuit*, d'Elie Wiesel, Paris, Éd. de Minuit, 1958), d'Elie Wiesel (à propos de *Coupable d'être née. Adolescente à Auschwitz* – Paris, Éd. L'Harmattan, 1997 – de Simone Lagrange, une des témoins du procès Barbie de Lyon), de Pierre Vidal-Naquet (à propos du livre de Nadine Heftler, *Si tu t'en sors... Auschwitz 1944-1945*, Paris, Éd. La Découverte, 1992). L'analyse souligne des écarts très significatifs selon les témoins, leur situation, mais aussi selon les centres d'intérêt des préfaciers ainsi que selon l'époque de rédaction de la préface. Ce faisant, le témoignage apparaît comme un objet instable : *La Nuit* (qui est déjà une réécriture bien différente de la version yiddish, *Un dieu velt hot geshvign*, p. 88) prend une signification inédite à l'aune de la lecture mauriacienne, religieuse, qui glorifie dans le drame la souffrance des martyrs, non sans souligner les aspects historiques et humains de cette tragédie. Elie Wiesel souligne l'écart temporel et culturel entre le drame vécu et la force, la proximité émotionnelle de la réexpérimentation du drame lors du témoignage. Pierre Vidal-Naquet analyse le témoignage de Nadine Heftler en historien engagé, non sans oublier le souci épistémologique de l'écriture de l'histoire, confrontée aux sources : il insiste sur le fait que le récit offre un matériau capital à l'historien, attentif au regard ethnologique du témoin, restituant avec vérité les différents rituels de passage au terme desquels les témoins prennent conscience de la réalité inédite des événements auxquels ils sont confrontés. Dans « L'artiste à l'écoute ou la vision bifocale. L'oiseau bariolé de Jerzy Kosinski » (pp. 103-125), Alexandre Prstojevic offre au lecteur une approche de la complexité du témoignage et des liens complexes de l'éthique et de l'esthétique (interrogation que l'on retrouve avec *L'Écriture et la*

vie de Tadeusz Borowski). Le choix du corpus – une œuvre qui fut un des *best-sellers* de la Shoah, avant que son auteur soit accusé d'être un affabulateur sans talent, n'ayant pas assisté aux événements relatés, ayant bénéficié de l'aide de la CIA et de nègres – est passionnant. En effet, en dépit de ces révélations, l'œuvre continua de bénéficier de la faveur du public, parce qu'elle inclut des épisodes de la Shoah, dans un récit allégorique de la souffrance humaine et que, à cette aune, le fait que l'auteur n'a pas assisté à certaines scènes est secondaire. L'auteur justifie sa démarche dans deux textes successifs offrant deux éclairages supplémentaires sur le témoignage, en privilégiant le prisme littéraire (1965), en mettant en avant le rôle de la guerre froide, en 1976. Avec « Témoigner au féminin des obstacles des survivantes du génocide du Rwanda » (pp. 127-145), Rangira Béa Gallimore propose une intéressante étude socioculturelle et linguistique des mots et discours du viol, dans des témoignages oraux où se lit la corporéité du traumatisme, avec ses cris, pleurs, silences, ses questions, témoignant des doutes des témoins sur la partageabilité du drame, mais aussi de la difficulté à dire, dans une société fortement patriarcale où abondent les stéréotypes antiféministes. Le viol est alors vécu comme une triple peine, car, à ces stigmates, à la souffrance d'avoir à le raconter et le revivre en pensée, s'ajoutent la honte et le mépris des proches. Ainsi les femmes sont-elles écartelées entre un double dilemme, témoigner/ne pas témoigner sur le génocide et sur le viol. Michael Rinn se livre à une « lecture émotionnelle des récits du génocide de Jean Hatzfeld » (pp. 147-162), avec ses figures polysensorielles du *pathos*, sa syntaxe émotionnelle, ses conflictualités sémantique et référentielle. Josias Semujanga met en relief la construction littéraire du témoignage, dans « *Inyenzi ou les Cafards*, récit d'une famille exterminée » (pp. 163-181) : en effet, l'héroïne témoigne, puis se livre à une enquête de nature presque policière avant de délivrer ses considérations sur le génocide. Comme chez Jerzy Kosinski, la transposition littéraire du témoignage fait sens : en l'occurrence, le genre hybride de l'œuvre est le symptôme d'une crise esthétique et éthique, l'hybridité s'avérant la seule façon de faire mémoire à un monde sans repères.

La troisième partie, « Idéologie et politique mémorielle », est également consacrée en totalité aux témoignages sous les dictatures, et commence avec un texte de Joana Teklik, « D'une oppression à l'autre. L'écriture et la vie de Tadeusz Borowski » (pp. 185-196), une victime juive des camps célèbre pour ses témoignages, qui rentra en Pologne, devint communiste, renia ses premières œuvres, trop peu positives selon les canons du réalisme socialiste, puis se suicida, sans qu'il

soit aisé de déterminer la part de ces évolutions et de ces reniements dans son suicide. Dans un riche article, « Aveux de comploteurs en Guinée : des témoignages sous influence » (pp. 197-214), Alpha O. Barry revient sur la mécanique des aveux. Il est le seul à se référer explicitement à une définition du témoignage – discours à fonction narrative et descriptive, factualité attestée des événements, actes de langage visant à engager la responsabilité du locuteur relativement à la réalité de l'état de chose et de sa vérité (p. 199) –, définition qu'il confronte au genre des aveux, c'est-à-dire des pseudo-témoignages de culpabilité, recueillis au terme de pressions morales et de sévices physiques. L'auteur caractérise ce genre comme une coproduction entre le bourreau et le « traître », la victime jouant le rôle que les bourreaux veulent lui voir jouer (p. 201). Cette dissociation est confirmée par les témoignages de rescapés qui reviennent sur leurs aveux et cherchent à se faire réhabiliter ; elle joue aussi dans les témoignages de fidélité aux autorités révolutionnaires : même s'il n'y a pas de torture, on peut y lire la trace du conformisme idéologique et de la peur, qui poussent à se mentir pour sauver sa peau. Contrairement à la définition du témoignage, les témoins s'engagent sur l'existence de simulacres entremêlant les faits véridiques de la vie privée avec des pseudo-aveux, de pseudo-preuves, provenant d'autres témoins/victimes, qui authentifient l'existence d'un complot et prouvent la culpabilité individuelle de chacun. Alpha O. Barry ne se contente pas de cette riche typologie des témoignages sous la dictature, il propose – à partir des concepts de Dominique Maingueneau de scène englobante, de scène discursive et de scénographie énonciative – une analyse de discours des aveux, avec leur structure tripartite, exorde, narration du complot, épilogue demandant le pardon (pp. 206-208). Richard Marin, dans « Dom Helder Câmara dénonce la torture à Paris, ou la force du témoignage » (pp. 215-227), revient sur le discours prononcé à Paris le 26 mai 1970, dans lequel l'archevêque de Recife porte témoignage de tortures dont il a connaissance, sans en avoir été le témoin direct. En rupture avec les prudences de ses frères évêques brésiliens, son discours est reçu en France comme un véritable témoignage au nom des victimes et d'une conception progressiste de la foi. L'article est également instructif par la prise en compte des effets politiques et religieux du témoignage, avec les campagnes de dénigrement au Brésil, et aussi la lente montée en puissance de ses partisans. Philibert Gakwenzire propose une étude des « mémoriaux du génocide au Rwanda. De l'émergence à la gestion » (pp. 229-238), dressant le bilan des difficultés qui accompagnent toutes les étapes du projet. Enfin, Jacques Walter procède à une analyse complexe de réélaboration de témoignage

autour du cas de « Georges Loustaunau-Lacau : un résistant d'extrême droite témoin d'une situation extrême » (pp. 239-270). Ce témoin original, vichysto-résistant, propose deux récits de son expérience du camp nazi de *Neue Bremm*, dans « *Chiens maudits* ». *Souvenirs d'un rescapé des bagnes hitlériens* (Pau/Paris, Éd. La Spirale/ Réseau Alliance, 1945) et *Mémoires d'un Français rebelle, 1914-1948* (Paris, R. Laffont, 1948). Si les deux textes font relativement abstraction des griefs idéologiques pour évoquer les compagnons de misère des camps, face à la brutalité nazie, le second insiste sur la posture de héros du témoin, faisant davantage entendre ses partis pris idéologiques, conformément au genre des mémoires. Ainsi un même témoin se montre-t-il écartelé – selon le mot de Tzvetan Todorov – entre mémoires littéraire et exemplaire, cette dernière faisant écho à l'exacerbation de l'anticommunisme et de la Guerre froide en 1947.

Au total, beaucoup d'articles reposent sur des cas intéressants, abordant sous plusieurs aspects la question du témoin sous influence, dans des situations de crise. On retiendra deux apports innovants : lorsque les influences sont si directes qu'il est légitime de parler de la coproduction (sous contrainte ou non) d'un certain nombre de témoignages ; l'importance accordée à la dimension interprétative des témoignages, qui est en soi une forme de coproduction des témoignages, qu'elle émerge à travers les préfaciers ou à travers les réécritures, les commentaires (ou les reniements) des auteurs eux-mêmes, en fonction d'évolutions esthétiques, idéologiques, politiques – ou épistémologiques, comme y invite le regard neuf porté sur une certaine vérité et intersubjectivité du sensible.

Alain Rabatel

Icar, université Lumière-Lyon 2, F-69700
alain.rabatel@univ-lyon1.fr

Tiphaine SAMOYAUULT, *Roland Barthes*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Fiction & Cie, 2015, 720 pages

« Il n'est pas absolument nécessaire de produire un récit de vie pour mettre au jour le programme et l'apport intellectuels de Roland Barthes et on peut s'interroger sur la nécessité qu'il y a à écrire une nouvelle biographie » écrit Tiphaine Samoyault dans les premières pages (P.34) de son imposant travail sur la vie et l'œuvre de l'auteur du *Degré zéro de l'écriture* (Paris, Éd. Le Seuil, 1953). Pourtant le résultat est là : les 720 pages que l'écrivaine et enseignante-chercheuse consacre à Roland Barthes disent quelque chose de fondamental sur un auteur protéiforme et sujet à toutes les caricatures pour avoir osé être ce qu'il était, soit une constante transversalité.

Pour s'attaquer de front à cette dernière, Tiphaine Samoyault savait probablement que l'outil d'investigation que peut constituer la biographie critique était le seul réceptacle suffisamment ample. Et que tracer l'itinéraire intellectuel et esthétique de Roland Barthes revenait à comprendre exactement dans quels contextes historiques et sociopolitiques celui-ci avait pu à la fois transformer la critique littéraire, participer à la fondation d'une certaine idée de la transdisciplinarité entre sciences sociales et esthétique, et rien moins qu'impulser un renouvellement du champ universitaire dans ces domaines.

Cette biographie réussit donc un pari rare : montrer chronologiquement une progression intellectuelle tout en maintenant une explication de texte qui permette de mettre à jour les invariants d'une œuvre. Roland Barthes est ici resitué à chaque moment de son évolution intellectuelle, comme l'est chaque étape de la progression de sa réflexion sur le langage et les signes, les coordonnées de son inscription dans l'espace social et politique, mais aussi les conditions dans lesquelles se produisent les plus légères inflexions. Et pour cela, rien n'est négligé : généalogie familiale, souci que l'auteur de *S/Z* (Paris, Éd. Le Seuil, 1970) a de son corps, lectures, accompagnements intimes et mondains. Sans verser dans l'interprétation psychologique douteuse, Tiphaine Samoyault remet en scène les déterminations individuelles et collectives et fait observer la reprise en main de celles-ci par le sujet Roland Barthes, qui, au gré de ses curiosités, construit une œuvre à son image et pleinement ancrée dans l'époque.

Ainsi de la maladie, qui sert souvent de point de départ à une explication du parcours non académique de Roland Barthes et de la carrière singulière qui s'en suivit : « La tuberculose est sans conteste l'événement majeur de sa vie, qui amplifie certains traits de son caractère – le sentiment d'être à l'écart et la propension à la plainte –, mais qui en détermine d'autres, en particulier l'affabilité sociale incitée par la vie en communauté assortie du retrait lettré qu'autorise une relative oisiveté » (p. 169). Tiphaine Samoyault souligne à juste titre en quoi les années de sanatorium (1942-1946) furent déterminantes pour l'auteur et l'éloignèrent concrètement de l'*ethos* qui pût être celui des jeunes gens lettrés de son acabit, dont il partagea les élans antifascistes en faisant partie, adolescent, d'un groupe de Défense républicaine et anti-fasciste au lendemain du 6 février 1934 : « Les choix et les engagements majeurs de sa génération, ceux dont chacun devra pouvoir répondre ensuite et qui fonderont les lignes de force politiques et intellectuelles des décennies à venir, ne l'ont pas concerné. Son histoire s'est, à un